

Avant-propos

DEUX RENCONTRES sont à l'origine de ce livre. D'abord celle du psychanalyste Jacques Lacan. Dans son enseignement, et aussi deux fois à son cabinet. Lorsqu'il apprit – par d'autres – que ma thèse avait été refusée en Sorbonne par un de ses anciens dauphins, il me demanda de venir le voir. Etonnée et très honorée de cette invitation, je lui exposai mes hypothèses. Il m'écouta, me demanda de lui laisser quelque chose d'écrit à propos de ma recherche, puis de revenir la semaine suivante. Ce que je fis. Alors, il m'encouragea – comme il savait le faire – et m'incita à m'inscrire au département universitaire tenu par ses élèves. Au moment où j'allais le quitter, il me demanda de « laisser quelque chose » à sa secrétaire. Je ne compris tout d'abord pas de quoi il parlait. Puis, lorsque je saisis qu'il s'agissait d'argent, je refusai : ce rendez-vous qu'il m'avait fixé lui-même n'était assurément pas une séance d'analyse. Il accepta mon refus avec une humilité inattendue.

A l'université où je me rendis, l'allégeance

Le moine et la psychanalyste

inconditionnelle à l'enseignement de Lacan exigée par les disciples me parut un nouvel obstacle, fort semblable à celui auquel je m'étais déjà heurtée auprès de l'érudit freudien de la Sorbonne. Il me parut alors clair que l'université, pas plus que les sociétés de psychanalyse existantes, n'était un lieu où poursuivre le genre de recherche risquée dans laquelle j'étais engagée – qui, à travers une relecture de la vie et l'œuvre de Freud, remontait vers des questions fondamentales : les offenses faites au sujet, les lois de relation, la genèse de la parole... J'étais ainsi conduite vers les sources de notre civilisation et particulièrement vers la grande figure de Moïse à laquelle Freud s'était tant affronté.

Que faire à présent ? Peut-être étais-je dans l'erreur, du moins j'étais libre désormais de tout devoir universitaire, de toute allégeance de pensée. A défaut d'idée claire sur la direction à prendre, il me vint un désir, celui de rencontrer Marc-François Lacan, plus couramment appelé Marc, frère cadet du psychanalyste et moine bénédictin. Lui demander comment il s'arrangeait, lui, de la double lecture des textes bibliques dont il était un interprète écouté, et de l'œuvre de son frère qu'il suivait attentivement.

Me trouvant en vacances durant la semaine sainte dans un lieu pas trop éloigné de son monastère, je pensai à lui tout en supposant qu'il serait difficile de le rencontrer en ces jours de recueillement et de grands offices. Cependant, sachant que je ne reviendrais pas de sitôt dans la région, je l'appelai. Il me répondit qu'il me recevrait bien volon-

Le moine et la psychanalyste

tiers mais, ajouta-t-il en s'excusant, il n'avait que le matin du vendredi saint à me proposer.

J'arrivai à l'heure dite, après avoir traversé des zones montagneuses où je m'étais un peu perdue dans le brouillard. Il m'accueillit à la porterie. Au vu de ma mine frigorifiée, m'emmenant dans une salle où flambait un feu, il me dit tout de suite :

– Voulez-vous du café ?

J'étais étonnée d'une telle proposition un tel jour. L'hospitalité monastique prévalait donc sur la règle du jeûne... Il disparut un court instant et revint avec un plateau, une cafetière et deux tasses qu'il remplit toutes deux et dont il me tendit l'une. J'étais plus étonnée encore que le café ne fût pas supprimé pour un moine un matin de vendredi saint.

Nous commençâmes à parler. De tout ce qui venait. Et, je m'en souviens, dès les premières minutes, de ce que nous comprenions l'un et l'autre de l'expression « l'image de Dieu ». Nous nous trouvâmes en accord sur ceci : l'image de Dieu dans la Genèse, c'est l'homme et la femme en relation. Non pas l'homme. Et nous voilà embarqués sur le sujet de la relation et de tout ce qui repose sur elle, humanité des humains et psychanalyse comprises. Qu'un vieux moine soit aussi certain de l'importance essentielle de la femme pour l'homme, de l'homme pour la femme, à complète égalité, suscita à la fois mon étonnement et mon intérêt.

Liberté et joie caractérisaient cet homme lumineux. Je me dis en moi-même que le plus heureux des frères Lacan était sans doute ici.

Le moine et la psychanalyste

Durant cette vive conversation, nous n'avons pas senti passer le temps ; lorsque l'office sonna qui mettait un terme à notre rencontre, nous fûmes l'un et l'autre étonnés. Je reposai ma tasse sur le plateau où j'aperçus alors la sienne, demeurée pleine, comme s'il l'avait simplement oubliée.

Son jeûne s'était donc accompli sans que j'y sois prise ; aucune contrainte pour moi, pas une leçon, pas même un signe que j'aurais dû lire. Le jeûne était son affaire, non la mienne. Et s'il avait usé autrement que moi de sa tasse, il ne s'était pas refusé à en poser une, pour lui, en face de celle qu'il m'offrait. Cette extrême délicatesse de geste correspondait à ce qui s'était passé aussi en conversant avec lui. Entre nous, la répartition de la parole me parut aussi juste que celle des tasses. A cette différence près que, là, il n'observa aucun jeûne ; il est possible au contraire que le café non bu ce matin-là lui rendît plus savoureuse la parole...

Dans une telle rencontre, parler de « Dieu qui est relation », de l'image que nous en donne la relation humaine n'était pas une supercherie.

Nous échangeâmes des lettres, je lui fis deux autres visites au monastère, qu'il me rendit lors de rares passages à Paris.

Comme dans un conte, je m'étais trouvée devant deux personnages, deux frères, qui m'avaient tous deux étonnée en m'accueillant de bien différentes façons.

Le premier m'avait demandé de l'argent là où je ne le pensais pas en droit de le faire. L'autre

Le moine et la psychanalyste

m'avait offert une boisson au moment où je n'imaginai pas qu'il le fit. Mes prévisions se révélèrent fausses dans les deux cas : l'un voulait jouir d'une chose dont il me privait ; l'autre me donnait à jouir d'une chose dont lui-même se privait.

Le psychanalyste m'avait reçue comme un maître reçoit généreusement une étudiante sans université. Mais là où il m'avait permis de m'inscrire, il n'y avait de place pour moi que s'il avait pris en moi la place de ma propre pensée ; si, en fait, je renonçais à ma propre recherche. Cependant, même déviée et sans suite, cette rencontre m'encouragea.

Le religieux, lui, m'avait accueillie comme un chercheur accueille un autre chercheur, pour qu'ils se disent simplement l'un à l'autre leurs tâtonnements, leurs découvertes. Il m'avait ouvert la porte comme un voyageur installé pour un temps accueille un autre voyageur, prenant soin de son bien-être, sans lui imposer la discipline de son chemin ni les visions de son propre voyage.

Ces rencontres avec un moine n'ont pas été uniques dans ma vie et se poursuivent au-delà de la mort de Marc avec d'autres. Mais c'est avec lui que ces dialogues ont commencé et que, d'un certain sens, ils continuent. Les questions posées, les voies ouvertes grâce à lui n'ont cessé, depuis lors, de se déployer.

Il est impossible de reconstituer nos conversations. Même un enregistrement, s'il avait pu être effectué sans nous avoir dérangés, ne rendrait pas compte de ce mode de présence mutuelle. De tels

Le moine et la psychanalyste

instants demeurent hors de portée d'un récit. Seul un retour vers eux comme il s'en produit en rêve peut, me semble-t-il, en permettre l'accès. La véritable faculté de souvenir est ici l'imagination, non la mémoire.

A ceci s'ajoute l'action du temps : en plus de dix ans, le passé a poussé.

Les pages qui suivent présentent donc des personnages bien différents de nous (une juive, moi qui ne le suis pas), qui ne disent pas ce que nous nous sommes dit. Et pourtant, j'espère que le lecteur y trouvera les enjeux, les envois, les effets de ces rencontres. La parabole n'est-elle pas l'origine étymologique de la parole ?

Enfin, si j'ai choisi la forme du dialogue, ce n'est pas pour répéter simplement ce qui a été vécu mais pour me placer, même en imagination, dans le champ de la parole circulant entre ceux qui s'écoutent. Tant de la psychanalyse que de la lecture biblique, j'ai appris qu'une telle parole peut parvenir là où une réflexion solitaire ne saurait atteindre, fût-ce en soi-même. La porte que l'un ouvre si souvent sans la voir, c'est avec l'autre qu'il la franchira. Porte trop étroite pour un seul où deux vont aisément passer. Cette « parole entre » ne crée pas seulement de nouvelles pensées, elle invente des lieux de rencontre. Des « rendez-vous » : le mot qu'employaient les marins s'assurant par lui du port où, si leur escadre venait à être dispersée, ils allaient se rejoindre.

Marie Balmary
Pentecôte 2005